L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 juillet 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	86	30
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	84	29

UNE

Victoire française.

Le prix qu'offrait le *London Daily Mail*, cinq mille dollars, à quiconque traverserait le premier, dans l'air, le chenal anglais, a été gagné dimanche dernier par un Français du nom de Louis Bériot qui est parti dans un aéroplane de son invention, du Pas de Calais, et, en moins d'une demi-heure, atteignait Douvres.

C'est de très grand matin que Beriot fit la traversée du chenal. Sa machine qui n'a subi qu'une légère avarie, s'est élevée à une hauteur de 250 pieds au-dessus de la mer et a franchi l'espace avec une vélocité moyenne de quarante-cinq milles à l'heure.

Pendant dix minutes environ, raconte-t-il, il perdit de vue les deux rives; il était alors au milieu du chenal, et un torpilleur le suivait de loin. Il estime que les hélices de sa machine faisaient de 1,200 à 1,400 révolutions à la minute. Les premiers objets qui frappèrent ses regards furent des navires qui s'éloignaient de la côte anglaise. Le vent le poussait dans une direction opposée à celle qu'il voulait suivre; et, après une manœuvre, son aéroplane prit la direction qu'il lui indiquait. Il vit alors un vallon qui paraissait suffisamment spacieux pour qu'il y fît une descente facile, et il ralentit le mouvement de son aéroplane.

En mettant pied à terre, deux amis qui agitaient le drapeau tricolore vinrent, les premiers, le féliciter de son audacieux et heureux exploit.

A sa rentrée à Paris, Bériot sera traité en héros. Déjà l'"Aéro Club" s'apprête à le fêter, à l'acclamer; il lui donnera un banquet. Bériot est un ingénieur de valeur. Il y a quelque temps qu'il s'occupe d'aérostation, et pour le récompenser des services qu'il a rendus à la navigation aérienne par son invention et ses travaux nombreux, son gouvernement vient de le décorer de la Croix de la Légion d'honneur.

Le gouvernement français ne marchande pas ses encouragements à qui en est digne, à qui travaille pour l'avancement d'une science, d'un art quelconque. Dans le cas de Beriot, il a honoré un homme d'un mérite reconnu et un compatriote dont il inscrira le nom dans le livre d'or des gloires françaises.

L'Espagne au Maroc.

Dans toute l'Europe, les événements sanglants dont Melilla a été ces jours derniers le théâtre, ont éveillé de légitimes appréhensions, événements qui ont mis les Espagnols dans l'obligation de livrer aux Marocains un combat d'autant plus sérieux que la résistance a été acharnée.

L'origine de cette affaire est connue. Les tribus insoumises du Riff ont attaqué et décimé les équipes d'ouvriers espagnols qui, en vertu des accords européens, ont entrepris l'exploitation des mines concédées à une société espagnole.

Lorsqu'est arrivée en Espagne cette grave nouvelle, elle y a produit une émotion très vive, on le conçoit; et elle y est arrivée au moment où le gouvernement se félicitait de l'aplanissement de ses difficultés avec le Maghzen et se préparait à recevoir officiellement l'ambassade du Sultan.

Il est presque certain que Moulay-Hafid est étranger à cette agression soudaine, puisque les tribus qui l'ont organisée et exécutée sont précisément celles qui refusent de reconnaître son autorité et qu'il cherche à soumettre. Le chef de la mission marocaine, dans le moment à Madrid, s'est empressé d'ailleurs d'exprimer au gouvernement espagnol les regrets de son souverain.

L'incident ne saurait donc avoir un contre-coup sur les négociations hispano-marocaines. Néanmoins, la situation n'en est pas moins tendue et inquiétante pour l'Espagne surtout et pour les puissances qui ont des intérêts au Maroc.

Il est à remarquer, en effet, que l'affaire de Melilla a débuté exactement comme naguère celle de Casablanca, et l'on se rappelle, hélas! ce qu'elle coûta à la France de sacrifices et de difficultés.

L'Espagne s'est montrée à la hauteur de ses devoirs et de la situation; elle a envoyé dès la première heure, d'importants renforts au Maroc.

Il faut espérer qu'elle ne se verra pas forcée d'entreprendre une expédition militaire.

De Melilla on mande qu'à la suite du premier choc entre les tribus du Riff et les mineurs, grâce à l'intervention du général Marina, la tranquillité règne; et que de nombreux chefs de tribus se sont présentés au campement du général espagnol. Par contre, les caïds ennemis, Messian et Schaddy, ont vu venir à eux deux mille indigènes.

Et tandis que la situation au dehors était si troublée, à Madrid, l'ambassade marocaine était reçue en grande pompe par le Roi.

En présentant ses lettres de créance, Ben-Ninar, le chef de l'ambassade, a exprimé au Roi le désir du Sultan de resserrer les liens d'amitié qui unissent le Maroc et l'Espagne. "Moulay-Hafid", a-t-il ajouté, a le plus grand intérêt à remplir ses obligations et à maintenir les traités en vigueur, ainsi que l'ordre et la sécurité."

Le Roi a pris acte de ces déclarations et a exprimé le souhait de l'Espagne de répondre aux intentions du Sultan. Comme on le devine, la réception qui a suivi les discours a été très cordiale. Aucune allusion n'a été faite aux incidents de Melilla. Toutes fois, l'ambassadeur en a exprimé, au nom du Sultan, ses vifs regrets au gouvernement espagnol.

Les obsèques du général de Galliffet.

Les obsèques du général de Galliffet ont eu lieu à dix heures le matin du 13 juillet. Elles avaient amassé sur la place Saint-Philippe-du-Roule une foule considérable que maintenaient de nombreux agents.

Le service d'ordre était dirigé par M. Noriot, commissaire divisionnaire, assisté de MM. Lebon et Murat, officiers de paix.

Le corps du général reposait depuis la veille dans les caveaux de l'église Saint-Philippe-du-Roule. Il a été remonté le matin et placé sous un haut catafalque couvert d'une lourde draperie noire, frangée d'argent. Les cartouches ne portaient que les initiales du défunt.

Aucune décoration n'a été placée sur le drap mortuaire.

Seule, au pied du catafalque, se trouve une superbe couronne de roses et d'orchidées. Un large ruban de moire blanche la traverse. Il est timbré à l'initiale d'or W, surmontée de la couronne impériale.

L'empereur d'Allemagne a tenu à rendre un suprême hommage au soldat qui conduisit la charge célèbre de Sedan, qui arracha à son aïeul le cri: "Ah! les braves gens!"

L'église entière est tendue de deuil.

A dix heures, la cérémonie funèbre commence. La messe est dite par l'abbé Chattelain.

La maîtrise, au cours de cette cérémonie funèbre, a exécuté le programme suivant:

Marche funèbre de Grieg; "Ego sum", de Gounod, chanté par M. Narson, de l'Opéra; "Domine Jesu Christe", de Th. Dubois; "Miserere mei", de Steenmann; "Beati Mortui", de Mendelssohn; "Libera me", de J. Rousseau, et la marche funèbre de Beethoven.

Le comte Marius de Galliffet et le baron Seillières conduisaient le deuil.

Le président de la République était représenté par le lieutenant colonel Griache.

Le roi d'Angleterre avait délégué pour le représenter le colonel Lowther, attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre en France.

Les ambassadeurs d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche et des Etats-Unis étaient présents.

Nombreux étaient les généraux qui ont assisté, en tenue, aux obsèques de l'ancien ministre de la Guerre.

On remarque le général Picquart, ministre de la Guerre, le général Toutée, directeur de son cabinet; le général de Lacroix, généralissime; le général Florentin, grand-chancelier de la Légion d'honneur, le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris; les généraux Mercier, Zurlinden, anciens ministres de la Guerre; Feldmann, Massing, Raimond, Pau, Lefort, Mathis, de Maillier, Borgnis-Desbordes, Messenet, de Bricy, Vieillard, de Croutte, Rebillot, Geslin de Bourgogne, Sénart, Abonneau Buisson, de la Manchère, Allotte de la Faye, de Frey, Larrac, Brincourt, Balfourier, Gauthrot, Renouard, Dubois, Millet, Laurent, Michel, Langlois, Lyautey, de la Neuville, de la Taille, Castelli, Gaudin, Mouton, Lebon, Baillond, Duchesne, Brugère, Bonnal, Rapp, Davignon, Niox, Niel, Burnez.

Général JEAN JULES BRUN,
Le nouveau ministre de la Guerre du Cabinet français.

Les amiraux Duperré Bienaimé; l'intendant général Baratier.

Une délégation de la vieille armée, des anciens de la Garde et des Crimées assistaient à la cérémonie funèbre ayant à sa tête le colonel Arroussohn.

A onze heures, la cérémonie était terminée et le corps du général de Galliffet redescendu dans les caveaux.

La mort de Gabrielle Sand.

M. Jacques des Gachons raconte un curieux détail sur la mort de Mme Gabrielle Sand, petite-fille de la célèbre romancière qui vient de laisser Nohant à l'Académie Française:

Il y a quelques jours, un ami de la jeune châtelaine demandait à un domestique des nouvelles de sa maîtresse:

—Elle va mieux, n'est-ce pas? Elle va pouvoir regagner Paris?

—Je ne sais pas si elle va mieux, monsieur; mais je sais bien qu'elle ne retournera pas à Paris. Elle n'y retournera plus!

L'homme avait, en prononçant ces paroles, un visage si sombre que l'ami voulut en avoir le cœur net:

—Et qu'est-ce qui vous fait supposer cela?

—Madame Gabrielle a fait couper les arbres il y a huit jours, comme Monsieur Maurice huit jours avant sa mort, comme Madame Sand huit jours avant la sienne!....

Qu'y a-t-il de vrai dans ces coïncidences? On ne saurait le dire. Mais n'est-il pas curieux aussi que cette anecdote d'hier se rattache aux dernières paroles de George Sand dans son agonie:

Laissez verdure! Laissez verdure!

Les hôtes de Nohant respectèrent toujours le conseil de l'aïeule; j'ai parcouru un jour le parc aux allées envahies par les violettes, les coquelicots et les pieds-d'alouettes; mais les taillis devenaient à la fin trop inextricables; les rameaux des hauts arbres masquaient complètement la vue; alors on décidait un élagage.... Et la nature de son côté, comme pour y voir plus clair, élaguait aussi...

Pauvre Gabrielle Sand! Elle part à quarante ans; on lui eût donné dix ans de moins. Ce fut une sorte de sauvage. Elle parlait peu, fuyait Paris, n'aimait que son cher Nohant.

Avant de "passer", comme on dit en Berry, elle a consolé tous les siens, ses domestiques; elle a fait appeler l'abbé Jacob, le curé de Verneuil; puis, un peu avant le dernier souffle, elle a prononcé des paroles enfantines et touchantes: "Adieu maison! Adieu, jardin!"

Incompatibilité d'humeur.

Le compositeur Hiller raconte qu'un beau jour il vint à Dresde, pour voir ses amis Wagner et Schumann.

Comme il demandait à ce dernier quelques renseignements sur Wagner, il reçut cette réponse:

—C'est un homme remarquable, mais avec lequel on ne peut avoir de relations: il parle sans interruption!

Le soir même, l'interviewer s'en fut trouver Wagner, qui lui déclara tout net:

—Schumann? Beaucoup de talent, mais impossible à fréquenter: on ne peut pas lui arracher une parole!

Explosion à bord d'un cuirassé japonais.

Tokio, 26 juillet—Pendant que l'équipage du cuirassé "Asahi" effectuait des exercices de tir, hier, dans la baie d'Ise, un des canons de douze livres a fait explosion, tuant quatre marins et en blessant cinq autres grièvement. Deux officiers ont été blessés.

La baie d'Ise est située à une centaine de milles de Tokio.

On n'est pas encore fixé sur les causes de l'accident.

L'"Asahi" est l'un des plus anciens cuirassés de la marine japonaise.

Il a été lancé en 1895 et a pris une part importante dans plusieurs engagements de la guerre russo-japonaise. Son armement comporte quatre canons de douze pouces, quatorze de six pouces et vingt canons d'un calibre identique à celui qui a fait explosion.

—:o:—

Un Projet de loi baroque.

Atlanta, 26 juillet—Les femmes qui montent à cheval à califourchon dans l'Etat de Georgie, tomberont sous le coup de la loi si le le "bill" présenté aujourd'hui par le représentant Wright, à la Chambre de cet Etat est adopté.

M. Wright est originaire du comté de Stuart et n'avait jamais vu de femme monter à califourchon jusqu'à son arrivée à Altanta. Il a été surpris et indigné en apercevant l'autre jour une jeune et jolie amazone à califourchon sur un fringant coursier, et rentré chez lui s'est immédiatement mis en demeure de rédiger le projet de loi suivant, qui a été déposé aujourd'hui à la Chambre:

"Qu'il soit résolu par la législature de la Georgie qu'à partir du vote de cette loi il sera illégal pour toute personne du sexe féminin âgée de plus de douze ans, de monter à califourchon un cheval, un mulet, un âne ou tout autre animal des deux sexes dans les rues, chemins publics ou tout autre endroit public dans le territoire de l'Etat.

"Cette loi ne s'étend pas aux écuyères qui montent à cheval dans les cirques".

Les délinquantes seront punies d'une amende de 10 à 100 dollars, ou d'une période d'emprisonnement.

Le speaker Holden en recevant ce projet de loi a souri et a dit: "A soumettre au comité de tempérance".

—o—

Mort de Rév. Huntington.

Nahant, Mass., 26 juillet — Le Rév. William Huntington, recteur de l'Eglise épiscopale, Grâce de la ville de New York, est mort aujourd'hui après une longue maladie causée par des troubles intestinaux.

Il était âgé de 70 ans.

—o—

Funérailles du Col. Joseph A. Chalaron.

Le Colonel Joseph Adolphe Chalaron est mort samedi dernier, et dimanche, sa famille, ses amis, ses anciens compagnons d'arme, lui ont fait les funérailles qui lui étaient dues, celles d'un homme digne de de tous les respects, de tous les honneurs.

Bien que la santé de M. Chalaron fût débile, rien cependant n'indiquait que sa fin fût si prochaine. L'état maladif avec lequel il était en lutte depuis deux mois avait des alternances d'amélioration et d'aggravation: et souvent le malade s'illusionnait, croyait que lui revenaient ses forces, tant et si bien, qu'il y a six semaines, contrairement à l'avis de son médecin, et de son entourage, il s'était rendu au "Confederate Memorial Hall," mais tôt après, il avait dû regagner sa demeure sentant que dans l'effort ses forces l'avaient trahi.

En M. Chalaron disparait un Créole de l'ancienne race, race forte qui se distinguait par des qualités typiques qu'on ne pouvait se défendre d'admirer.

Elevé dans un des premiers collèges du pays, M Chalaron débuta dans la vie parfaitement armé pour en soutenir toutes les luttes, pour en triompher. Ses premières années, il les consacra à des entreprises commerciales, et quand éclata la guerre de Sécession, il fut un des premiers à prendre du service dans le Bataillon d'Artillerie Washington qui se signala à la bataille de Shiloh sous le commandement du général Beauregard; il était sous-lieutenant de la cinquième compagnie du bataillon.

M. Chalaron fit une campagne active au cours de laquelle il reçut une blessure qui ne le tint cependant pas longtemps éloigné des champs de bataille: souvent son courage, sa témérité lui valurent les félicitations de ses chefs.

A la conclusion de la paix, il revint à la Nouvelle-Orléans et plus tard acquit d'immenses terres et donna ses soins à la culture du coton. Mais cette vie de planteur qu'il s'était faite, ne l'empêcha pas de travailler au relèvement de l'Etat; son plus ardent désir était de voir la Louisiane reconquérir sa splendeur d'antan.

Renonçant à cette vie de campagne qui, assurément ne manquait pas de charme, mais n'offrait pas à ses goûts, à son activité le champ voulu, il redevint citadin et après avoir été secrétaire de la compagnie d'assurances Hope, en devint le président.

Si en M. Chalaron le négociant était très vivant, l'ancien soldat n'y mourut jamais, car il mettait un indicible plaisir, un véritable bonheur à revivre par la pensée les années passées au service de la Cause Perdue. Par ce miroir qu'est le souvenir, il revoyait avec émotion ce passé auquel il avait été mêlé. La vision attristante des horreurs des champs de bataille lui venait, parfois; il entendait au grondement du canon s'ajouter les plaintes des mourants; mais l'autre vision lui venait aussi, réjouissante celle-là, du triomphe de ses armes; avec des sonorités de fanfare lui arrivait le chant de la victoire.

En enfouissant ces souvenirs dans le coin le plus parfumé de son cœur, il voulait leur conserver leur fraîcheur, les mettre à l'abri des atteintes du temps, de sa flétrissure. Et c'est parce qu'il avait la religion de ces souvenirs, qu'il consacra toutes ses énergies, le meilleur de son être à la création de l'Association des Vétérans. De la Division de la Louisiane de l'Armée du Tennessee, il fut l'un des fondateurs et en demeura le plus fidèle soutien jusqu'à sa mort. Nul n'attendait avec autant d'intérêt que lui, le retour, chaque année, de ce banquet qui réunissait tous les vieux et glorieux débris des armées confédérées. Sa fierté la plus grande était de les contempler; mais à cette fierté se mêlait quelque amertume lorsque, d'année en année, les vieux guerriers se faisaient moins nombreux, que dans leurs rangs il comptait les vides.

L'absoute lui a été donnée à la Cathédrale St-Louis au milieu d'une foule où toutes les classes de la société étaient représentées, riches et humbles; et au cimetière les honneurs militaires lui ont été rendus. Au moment où son cercueil était mis au tombeau, le clairon s'est fait entendre suivi d'un feu de mousqueterie.

M. Chalaron avait épousé Mlle Marie Labarre qui mourut il y a bien des années. Il laisse cinq enfants: le Dr. Frank J. Chalaron, MM. U. G. Chalaron, Adolphe Chalaron, et Mlles Louise et Céline Chalaron; aussi, deux frères, MM. Stephen et Henri Chalaron.

Cette vie, toute d'utilité, de probité, eut pour loi, le Devoir; pour fin, les honneurs: pour linceuil, la gloire.

Termes d'amnistie.

Manchester by-the-Sea, Mass., 26 juillet—Le baron L. Ambrosy, chargé d'affaires de l'ambassade austro-hongroise, a publié ici, aujourd'hui, avec instructions détaillées, les moyens par lesquels certaines classes de déserteurs de l'armée et de la marine austro-hongroise peuvent obtenir l'amnistie de leur gouvernement.

On croit à l'ambassade que les nombreux déserteurs qui sont en Amérique saisiront avec empressement l'occasion de se faire amnistier.

Les conditions imposées doivent être remplies vers le 2 décembre 1909.

Fin d'une grève.

Pittsburg, 26 juillet—La grève des ouvriers à l'usine de la Standard Steel Car Company a pris fin aujourd'hui. Plus de deux mille anciens employés sont retournés au travail aux conditions de la compagnie. Sept des leaders du mouvement ont été congédiés.

Les fonctionnaires de la compagnie ont annoncé leur intention de donner désormais la préférence aux ouvriers américains dans tous les départements et particulièrement dans la construction des cars.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1909-1910.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

FREDERIC MISTRAL ET SES ŒUVRES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1910 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de $50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
EUGENIE ROUMEL,
P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 11—Commencé le 15 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

FRISCOHAMA

PREMIÈRE PARTIE

XI

LE PETIT TELEGRAPHISTE

(*Suite.*)

—Alors, c'est perdu?

—Qui sait! Ne tout ces, monsieur, les papiers que vous désirez reprendre par-dessus tout ne seront pas négociés aussi rapidement.

—Puissiez-vous réussir!

Ce sera difficile! répondit Major, en secouant la tête. Ne nous faisons pas d'illusions: nous avons affaire, non pas à des voleurs isolés, mais à une bande bien organisée, très nombreuse, certainement et disposant de capitaux considérables....

—Que dites-vous là? s'écria Passadieu, qui revenait avec Raymonde et Hélène.... Des voleurs capitalistes? Mais alors, s'ils avaient tant d'argent, ils ne voleraient plus!

—Vous croyez cela? Avez-vous entendu parler de la Maffia? Et de la Camorra? Et de la Mano Negra?

—Bah! s'écria le banquier, tout cela est de la légende!

Peut-être! dit Major. Mais nous autres, à la Sûreté, nous avons l'habitude des criminels. Nous les reconnaissons à leurs procédés, toujours les mêmes pour chacun d'eux. Il ne faut pas croire qu'un voleur est capable de voler dans n'importe quelles conditions? Au contraire: ces messieurs se spécialisent. Le voleur des concierges ne se hasardera jamais à cambrioler un appartement: le perceur de murailles ne tentera point de fracturer une serrure; les coupeurs de bourses ne dévaliseront aucune ville. Eh bien, ce qui s'est passé ici cette nuit est en dehors de toute classification ordinaire; c'est le grand cambriolage par excellence, non pas à cause de l'importance du vol, mais à cause des moyens employés. Ces gens-là ont eu assez d'argent pour louer un hôtel et payer trois ans d'avance; ils ont eu assez de patience pour attendre depuis deux ans; assez de renseignements sûrs pour aller tout de suite au cabinet de travail où se trouvait le coffre-fort; assez d'audace pour essayer la dynamite; assez de bonheur pour n'éveiller personne. Or, moi qui ne crois pas à la chance, je dis que leurs précautions étaient merveilleusement prises, et pour les prendre aussi bien, il faut autre chose qu'un repris de justice caché dans un hôtel borgne, ou trois ou quatre malandrins capables de tuer pour cent sous!

—Comment, vous, homme positif et renseigné, vous croyez à l'existence de sociétés secrètes formées par des bandits, à des façons de syndicats de la pègre? Mais alors, ils seraient plus puissants que la police?

—Qui vous dit le contraire? riposta Major.

—Et continua Passadieu, aucune fortune ne peut être à l'abri dans aucun coffre-fort?

—Sans doute!

—Alors, je peux être volé demain?

—Pourquoi pas?

—Oh! je suis bien tranquille!

—Vraiment? et comment vous gardez-vous?

—Il y a toujours la nuit, un employé qui couche dans la pièce où se trouve la caisse; deux autres employés couchent dans une pièce voisine.

Antoine qui avait la curiosité de tous les progrès modernes, trouva que les précautions prises par le banquier étaient "vieux jeu."

—Vous vous économiseriez bien de la peine, avec un bon avertisseur électrique!

Major haussa les épaules.

—Il n'y a pas d'autre moyen, pour être en sécurité, que celui employé par M. Passadieu! dit-il. Vous aurez beau installer les sonneries les plus mystérieuses, rien ne résistera à des voleurs intelligents: ni portes, ni coffres-forts scellés aux murs, ni barreaux de fer grillant les fenêtres. Un employé fidèle, et qui ne dorme pas; un bon revolver tout est là. Voilà ce que chacun devrait savoir; voilà ce qu'il faut faire dans toutes les administrations, dans toutes les banques, chez les particuliers qui ont un train de maison considérable. A l'école primaire, enseignez donc aux enfants, qu'il ne faut jamais laisser sa clef sur la porte, et que l'homme de bon sens fait toujours changer une serrure, s'il en égare la clef! Mais personne ne fait attention à ces choses! Et voulez-vous savoir ce qui arrive? C'est que les premiers complices des voleurs, ce sont les volés eux-mêmes!

Et sur cette boutade, Major prit congé de M. de Gévriel, d'Antoine et d'Hélène. Passadieu et Raymonde le suivirent, avec Constant et Vauvert.

Dans le vestibule, miss Grace passait, tenant dans ses mains une énorme brassée de roses. Devant la gouvernante, Major tomba en arrêt, l'air extasié, comme s'il avait vu apparaître soudain la Vénus de Médicis ou Pauline Bonaparte. Puis, le chapeau à la main, exécutant les trois révérences classiques, il s'avança vers l'Anglaise qui demeurait figée dans une attitude de stupéfaction, partagée d'ailleurs par tous les spectateurs de cette scène inattendue. Avec le plus grand sérieux, tout en gardant aux lèvres un sourire dont il était incapable de préciser la nuance, Major s'adressant à la gouvernante:

—Ah! mademoiselle! dit-il, que je suis heureux de vous rencontrer! Nous avons beaucoup parlé de vous tout à l'heure....

Miss Grace eut un geste d'effroi.

—Et, continua Major, j'ai eu la douleur d'apprendre qu'on vous avait, miss, mystifiée!

Cet abominable calembour eut le don de faire rire Vauvert et d'exaspérer apparemment miss Grace qui, de pâle, devint livide.

Imperturbable, Major ajoutait:

—N'est-ce pas hier, au pré Catelon, que vous éprouvâtes une fâcheuse alerte? Je vois avec plaisir que vous êtes remise tout à fait de votre frayeur, et que les roses de votre visage ne le cèdent en rien aux fleurs si belles que vous venez de cueillir!

Passadieu, Raymonde, Antoine se regardaient, étonnés de plus en plus. Que signifiaient ce langage apprêté, ces façons de galanterie excentrique? Comment un inspecteur de la sûreté pouvait-il s'amuser d'une aussi grosse farce; qu'il prolongeait vraiment trop! Il est vrai que miss Grace était d'un comique excessif: elle fixait sur Major des yeux ronds, des yeux de poule qu'on obligerait à contempler un feu d'artifice au moment précis où elle va pondre un œuf!

—Vous êtes charmante, aujourd'hui! disait Major en minaudant. Ah! miss, comme vous avez des couleurs distinguées! N'est-il pas profondément regrettable qu'une personne de votre mérite se résigne au morne célibat? Miss Grace, vous ne pensez donc pas à vous marier?

—Shocking! cria miss, en haussant sa voix rauque aux notes suraiguës!

Tout le monde se mit à rire. Seul, Major gardait une gravité parfaite. En traversant le jardin, il dit à Passadieu, d'un ton convaincu:

—Cette gouvernante est vraiment noble de maintien, ne trouvez-vous pas?

—Ah ça! clama le banquier, m'expliquerez-vous cette lubie?

—Ce n'est pas une lubie! répondit Major. C'est vous qui n'êtes pas connaisseur en belles personnes.

Une heure auparavant, Passadieu se fût dit:

—Cet homme est fou!

Mais il connaissait trop Major, désormais, pour ne pas se douter qu'il y avait anguille sous roche, et que l'extravagante sortie de l'inspecteur devait avoir une raison sérieuse.

—Comme il vous plaira! dit il. Vous me direz ça plus tard si vous le jugez à propos.

Major ne releva pas les paroles du banquier. De son pas vif, il traversa l'avenue, alla droit à la mère Peau-Rouge qui était toujours là, et lui mettant une pièce blanche dans la main:

—Tiens! ma pauvre femme! dit-il à la mendiante.

—Merci! mon bon monsieur! répondit la vieille, en levant les yeux sur l'inspecteur.

Celui-ci ne put s'empêcher de frissonner devant le regard de feu de cette étrange créature. Mais il devait avoir vu ce qu'il voulait voir, car une telle lueur passa dans ses yeux à son tour, que la mendiante baissa la tête.

Cependant, Passadieu avait rejoint l'inspecteur.

—Voulez-vous que je vous ramène? lui demanda-t-il, en lui indiquant sa voiture, qui attendait à quelques pas.